

HENRY BAUCHAU

Dernier Journal

(2006-2012)

ACTES SUD

2006

1^{er} janvier 2006

Le bilan de travail durant l'année, comme je m'y attendais, n'est pas très favorable. En janvier j'ai bien travaillé, en février aussi, mais j'ai dû être hospitalisé pour le cœur, les chiffres indiquent qu'en mars, avril et mai je n'étais pas bien. Ce n'est qu'en juillet, en arrivant à Louveciennes, que le travail a repris plus régulièrement. J'ai perdu beaucoup de temps avec les différentes versions du livret d'*Antigone*, il m'a fallu du temps pour intégrer le nouveau projet de Pierre Bartholomée et Philippe Sireuil. À cause de cette assez longue interruption ce livret n'a pas été le grand sillon sur lequel me concentrer. Je me suis trop dispersé entre des travaux divers. Si j'en ai la force cette année, dès que le livret sera terminé, il faut que je me centre sur une seule œuvre. J'ai pas mal lu cette année, parmi les livres qui émergent, il y a surtout *L'Idiot* de Dostoïevski et *Le Docteur Jivago*, grand roman que je dois relire.

9 janvier 2006

Longue interruption du Journal à cause de ma bronchite. Malgré elle j'ai pu travailler, sauf un jour, et

je crois que j'ai presque terminé la nouvelle mise au point de mon recueil de poèmes.

Le petit sac de nourriture pour les mésanges pendu au balcon au-dessus de ma fenêtre a fini par les attirer. J'ai eu la joie de les voir s'accrocher à cette petite balle et la picorer prestement. Que ces oiseaux sont gracieux rien qu'en se cramponnant et en mangeant. Que le reste du monde paraît lourd en le comparant à eux. J'ai senti ma joie à les regarder très agrandie en pensant que ma chère Valentine, de sa cuisine, les a souvent contemplés ainsi avant moi.

J'ai finalement achevé *American Darling* de Russell Banks. C'est très fort et en même temps décevant. Tout ce qu'il dit sur l'Amérique est passionnant, mais il s'attarde trop sur les états d'âme, les aventures pitoyables, les mutations de jeunes révoltés américains des années 1960 et début 1970. Cela alourdit et ralentit le livre qui est parfois près d'être un chef-d'œuvre.

Poussé par la lecture d'un livre moyen sur Claudel, j'ai été repris de curiosité pour son œuvre que j'ai entrepris de lire ou relire suivant le cas. J'ai commencé par *L'Annonce faite à Marie*, forte déception. Ce texte est évidemment fait pour être proféré et joué. À la lecture j'ai trouvé qu'il s'agissait d'une série de poèmes, certains très beaux, d'autres tombant un peu à plat, plus que d'un vrai poème tragique. L'action manque et la résurrection par Violaine de la fille de Mara, ou plutôt sa deuxième naissance, me paraît très cruelle pour Mara. Elle va vivre avec une fille qui ressemble maintenant à Violaine, sa sœur, sa rivale et sa victime. J'ai envie de dire : pitié pour Mara. Quant au père qui s'en va faire un pèlerinage en Terre sainte, abandonnant sa femme et ses filles dans le moment le plus critique de leur vie, sans rien y

comprendre, tout perdu dans ses propres pensées, ses belles tirades-poèmes ont eu du mal à m'émouvoir.

Actuellement je suis encore perdu dans *Le Soulier de satin* et incapable d'une critique sur cette œuvre immense.

10 janvier 2006

J'ai achevé hier *Le Soulier de satin* que j'ai vu autrefois dans la version scénique très mutilée pour le théâtre. J'ai vu la fin à la télévision, je crois, dans la version complète de Vitez. À la lecture la pièce prend un autre sens, ce n'est plus le sacrifice de l'amour de Prouhèze et Rodrigue. C'est l'évolution, grâce à Prouhèze et à sa fille, de l'abandon total de Rodrigue à la grâce, lorsque, prisonnier enchaîné, accusé de trahison envers le roi, il est donné, vieux et ayant perdu une jambe, à la sœur glaneuse de l'ordre de Sainte-Thérèse. Donné pour rien, parce que, dit-elle, il ne vaut pas plus. C'est le long chemin de cet homme orgueilleux et avide pour parvenir, à travers l'amour et l'action, à l'abandon où le rien permet l'action du tout, qui me semble le sens profond de cette œuvre unique, sans contours précis, mêlant tous les genres, aux sens multiples, qui s'ouvre sur l'immensité sans bornes et en montre en même temps la vanité. J'ai le sentiment d'avoir vu au cours de cette lecture tout autre chose que ce que je connaissais. Le monde dans lequel je lis *Le Soulier de satin* aujourd'hui n'est plus celui dans lequel je l'ai lu ou vu partiellement il y a bien des années, et moi-même je ne suis plus le même homme. Ainsi les œuvres changent, tout en demeurant.

12 janvier 2006

Version de ce jour d'un poème inachevé de l'an passé
et peut-être même de l'été 2004.

LE TULIPIER D'OCTOBRE

Archange
De la matière
Beau
Récitant
De lumière
Tulipier
De Virginie
Profond
Dessein
De la terre
Grande
Invention
Dans le ciel

Un instinct profond me disait que je ne pouvais
terminer mon nouveau livre sans ce poème. Je pres-
sentais que je pouvais le finir ces jours-ci. Peut-être
faut-il que je le revoie demain.

22 janvier 2006

Journée remplie par des téléphones et des témoi-
gnages d'amitié, éclairée par les fleurs qu'on m'a
apportées et particulièrement par les roses d'Isabelle
si proches comme elle de mon cœur.

Il y a quelque chose à la fois d'infini et de pro-
mis à la finitude dans les roses. Ce sont des fleurs qui

mystérieusement nous montrent quelque chose de nous, de ce que nous sommes et pourrions être dans la beauté. Le fait que les fleurs sont des organes sexuels est un grand sujet de réflexion, c'est par là qu'elles portent un infini dans l'évidence de leur finitude. Les femmes ont en elles ce même pouvoir qui manque à l'homme, qui féconde mais ne donne pas la vie. D'où sa revendication de supériorité que les femmes sont toujours obligées de supporter quand elles ont des enfants.

Je sens très fort ma finitude mais en même temps quelque chose d'infini qui repose en moi. Selon un texte que je viens de lire du cardinal Danneels : "Nous attendons Quelqu'un, nous avons besoin de Lui." Cette perspective n'est pas la mienne et me semble trop anthropocentrique, je suis loin de rejeter la personne du Christ dans la mesure où elle nous est donnée par les Évangiles, mais que ce personnage, d'une certaine époque, tellement transformé par l'art et les commentaires, correspond au besoin d'infini que nous ressentons en nous me paraît difficile à accepter et à intérioriser. Ce besoin d'infini n'est pas une certitude, tant de gens semblent s'en passer, s'il correspond à une réalité, c'est plutôt à un dieu intérieur, à une flamme qui grandit, à une autre vision du monde qui parfois surgit. Il me semble que le satori du zen, malgré son imprécision ou à cause d'elle, répond à ce que je crois possible et vrai. Il est vrai que je n'ai pas l'expérience de l'illumination et de la transformation complète de notre regard sur le monde et sur nous-mêmes. Je ne sais pas si elle m'est accessible car l'écriture est une autre voie qui, comme le satori, demande toutes nos forces, toute notre attention disponible.

Je constate en moi une espérance après la mort, je ressens un désir d'infini, mais aucune certitude, et la mort m'a toujours paru un des actes nécessaires de la vie en nous. J'accepte la fin de tout, liée à la mort du corps, les regrets ne consistent que dans l'inachèvement de ce qu'on a accompli. L'espérance d'un après la mort ne doit pas être rejetée quand elle existe, mais elle n'est que du ressort de l'intuition. J'espère et j'attends, comme le petit garçon qui s'est installé à la place du père dans le lit maternel. J'attends d'être remis tendrement dans mon propre lit.

23 janvier 2006

J'ai reçu de Suzanne Rycx une lettre qui m'a beaucoup touché : "Je me suis éveillée ce matin baignée d'une illumination, comme si durant la nuit quelqu'un était venu m'apprendre une vérité que jusqu'ici je n'avais pas perçue ou reçue. Que nous portons en nous au cœur de notre être une lumière que rien n'a pu ni ne pourra éteindre, le mal que nous avons fait, nos manquements, notre tiédeur, les influences néfastes ou nuisibles, indépendante, elle vit, survit, plus ou moins vacillante, plus ou moins lumineuse, elle est et sera avec nous sans doute la part divine de ce que nous sommes et quoique nous fassions nous en serons le tabernacle. Vous ne pouvez pas savoir la joie de cette découverte."

L'extrême simplicité de Suzanne que j'ai bien connue à l'hôpital militaire de Wimbledon où elle était infirmière, puis souvent revue après, lorsqu'elle a épousé mon ami Emmanuel Rycx, grand blessé de guerre, ne me donne aucun doute sur la vérité de

ce qu'elle a connu, ce que dans le zen on appelle le satori. Je n'ai jamais connu pareille illumination ou seulement par instants très brefs. Je pense que l'écriture, son travail, ses épreuves, son inévitable narcissisme m'ont empêché d'avoir accès à la mystique.

24 janvier 2006

Les journées glissent entre mes mains me laissant peu de temps pour l'écriture. D'abord ce furent les téléphones pour mon anniversaire, aujourd'hui le froid qui me pénètre, bien qu'il fasse chaud dans la maison. La traversée de l'hiver est difficile.

La lecture du livre de Haddad, *Le Jour où Lacan m'a adopté*, me touche beaucoup. Son ton est simple, il ne jargonne pas, il raconte sa vie et dans celle-ci l'événement capital, la psychanalyse avec Lacan. Ce livre m'a souligné l'importance des deux ruptures, sans doute prématurées, de mes deux analyses. Pour la première, elle a été due à ma culpabilité envers Mary et mes enfants. La seconde, à une opération, qui correspondait à un désir d'écrire plutôt que de continuer à disperser mes forces entre Gstaad et Paris. La première a eu pour effet de me permettre de retrouver, peu à peu, une base matérielle de vie, tant pour mes enfants et Mary que pour moi. Par contre elle m'a fait perdre L. Ceci m'a amené à trouver en moi la force de rompre les liens névrotiques qui m'attachaient à Mary, à divorcer et, profitant d'un moment difficile dans la vie de L., à la décider à m'épouser.

La rupture de la seconde analyse par une hémorragie de l'estomac et du duodénum a-t-elle été inconsciemment désirée? Un rêve que je n'ai pu décrypter

me l'avait annoncée pourtant. Mon désir était de commencer ce qui est devenu *Le Régiment noir*, donc de transformer l'image du père faible, image qui m'avait fait souffrir dans mon enfance et qui, je l'imaginai, avait fait souffrir ma mère. L'opération et ses suites m'ont causé des souffrances physiques qui m'ont marqué et dont on retrouve l'image dans le livre, l'analyse elle-même m'a beaucoup éclairé. Mais ces événements amoureux et intérieurs ont grandement perturbé L. Elle a cherché compensation dans l'achat et l'aménagement de l'hôtel. Nous avions pensé qu'il sauverait Montesano, menacé par le manque de place. Il nous a fait sombrer. Mes efforts, mal orientés, n'ont pas abouti et nous avons arrêté l'école à la suite d'erreurs et de malchances incroyables qui nous ont laissés écrasés par les dettes.

25 janvier 2006

Le froid s'est accentué aujourd'hui : - 6 °C ce matin. Je suis un peu sorti au début de l'après-midi, soleil admirable, beau ciel, pourtant après quelques minutes dans le jardin encore givré j'ai senti à mon essoufflement qu'il valait mieux rentrer. J'en ai eu un peu honte, j'en suis donc encore là. Mais oui et je le savais bien, ce n'est pas le corps entier qui a souffert une fois de plus de cette découverte de mon grand âge et de ses limitations, ce n'est pas l'esprit non plus. Ce savoir est surtout pénible à mon seul narcissisme qui m'a toujours vu comme un athlète et souffre de mon déclin physique naturel.

Je lis toujours avec grand intérêt, parfois avec passion, *Le Jour où Lacan m'a adopté*. Gérard Haddad

y raconte sa vie avec une grande simplicité, avec sa névrose et les nombreux problèmes qu'elle engendre. Dans le cours de ce récit s'insère son analyse de onze ans avec Lacan, événement capital de sa vie. Il parle de Lacan avec respect et amour dans le même langage simple. Il montre bien la subtile méthode de son action. Oui, de son action qui va bien au-delà de la seule écoute. Un geste, un grognement, un semblant d'inattention, une poignée de main plus ou moins chaleureuse, et de nombreuses interruptions de séance sont pour lui des moyens qui accompagnent la parole et l'écoute. Cela m'a rappelé mon expérience avec des psychotiques et la nécessité, pour y faire face, d'engager aussi des actions parfois préméditées, plus souvent spontanées et jaillissant des événements survenus. Toutes n'étaient pas bonnes ni efficaces, mais l'inaction était, dans la circonstance, impossible.

26 janvier 2006

J'ai repris *Antigone Opéra*, l'écriture elle-même n'a pas fort avancé, mais je crois que j'ai eu une idée juste, celle de faire montrer à Antigone par Hanna des images terribles de l'histoire. Soutenues par la musique, elles rendraient visible le déroulement du temps, inconnu d'Antigone, et permettraient d'alléger le récit.

J'ai terminé le livre de Haddad qui finit un peu tristement son analyse avec Lacan, par le rapide vieillissement et la mort de celui qui fut son maître et les piteux débats qui ont suivi la dissolution de l'École freudienne. Ce livre est très intéressant, remarquable par sa sincérité et sa simplicité d'écriture. On y voit avec force combien la vie et l'analyse sont liées.